

Le Papillon

Partie I : Larve

Pour la première fois de ma vie, j'ai peur. J'ai peur d'être, de ne pas être. Je crains surtout de devoir devenir. Devoir devenir. Nous devons devenir, sans tenir compte de ce que nous sommes. Suis-je le seul à réaliser que je suis, mais aussi que je ne suis plus ? Je ne suis plus ce que je pensais être moi. J'ai grandi. J'ai mûri. Et maintenant j'ai peur. Peur de cette haine, peur de cette violence. Je vois la méchanceté, je la ressens partout. Le monde semblait si beau, le monde semble si fou. Je voudrais être un enfant, encore et encore. Pour me voiler la face, ou pour renoncer à celle du monde. Je ne sais pas. Je ne sais plus. Dois-je me conformer en essayant d'exister, ou dois-je tenter de vivre ? Ce mot a-t-il encore un sens ? Vivre. Plus j'avance et plus je vois les barrières. Les barrières. Celles qui nous empêchent de nous accomplir, celles qui font de nous de parfaits soldats de l'obéissance. Parfois je voudrais sauver le monde, parfois je voudrais le voir brûler. Tout cet amour qui habite en moi. Est-ce une chance ? Un privilège ? Les Hommes qui aiment sont condamnés à souffrir. Car les Hommes qui aiment ne peuvent supporter le poids de la haine. Mais ils la ressentent, plus que quiconque. Et si je la laissais m'envahir ? Si je libérais cette force de ma poitrine ? Si je la laissais exploser ? Non. Pourquoi non ? Je ne peux pas. Je ne sais pas.

Dedans

11 heures. Dimanche. C'est l'automne. J'émerge peu à peu d'une nuit bien agitée. Par la fenêtre j'aperçois les rayons perçants du soleil, qui s'évertuent à me faire sortir de mon cocon. 11 heures et 2 minutes, mon corps est définitivement éveillé. Mes oreilles sont suffisamment affûtées pour entendre mon chat qui demande à rentrer, là, dehors. Ma mère doit probablement être trop concentrée sur l'une de ses tâches pour aller lui ouvrir. Nous habitons un manoir, à l'est de la ville. Il appartient à la famille de mon père depuis quatre générations. Mon père travaille. Ma mère s'occupe de notre domaine. Ma sœur sort, et dort.

11 heures passées de 5 minutes. Il faut que je me lève. J'ai déjà sacrifié ma matinée. Je sors du lit d'un bond après avoir allumé ma lampe de chevet. Je tire les rideaux, et je le vois. Mon jardin. Mon paradis. L'herbe est verte, les haies sont taillées. Au loin j'aperçois l'étang. Il sera bientôt parsemé de feuilles mortes. Mon chat est là, droit, les quatre pattes collées. Il a levé la tête vers moi. Il me regarde et miaule. Comme c'est étrange. Quelle que soit l'espèce animale, le réflexe d'utiliser le langage pour communiquer est universel, bien que l'on soit conscient que l'autre est et sera toujours incapable de nous comprendre. Du moins en substance. Je ne sais pas si l'on peut alors parler d'espoir, ou simplement de logique élémentaire. Car quand on y pense, pas besoin de murmurer à l'oreille d'un chat ou d'un chien pour comprendre qu'il a faim.

« J'arrive », lui dis-je, comme si j'étais aussi naïf qu'une bête. Un peu de naïveté n'a jamais tué personne, elle instruit au contraire. J'enfile un pantalon et un t-shirt, j'ouvre la porte et je sors.

Ma chambre, tout comme celles de ma sœur et de mes parents, débouche sur l'« espace détente ». C'est une création de mon père, consistant à disposer une table de billard en bois d'hêtre en plein milieu d'une pièce vide et à attendre que la poussière fasse son œuvre. Mission accomplie. Les chambres donnent sur le jardin et sont toutes séparées par une salle de bain. Ma veine, c'est de partager la mienne avec ma sœur, dans une superficie qui conviendrait mieux à un placard à balais qu'à une douche pour anorexique. Mais il me serait bien déplacé de me plaindre de mon habitat. L'« espace détente » mène à la seconde partie de l'étage, le « coin bibliothèque ». Ce dernier enveloppe toute la longueur de la façade, mais doit se contenter d'une largeur égale à celle des deux tourelles qui abritent les escaliers, à chaque extrémité de la maison. Deux immenses étagères truffées de livres et d'encyclopédies font face à de gigantesques vitraux colorés, près desquels deux fauteuils sont disposés. Cette bibliothèque est une idée de ma mère qui, je dois le confesser, est une franche réussite. Cela fait vingt ans qu'elle ne travaille plus, mais elle rafraîchit notre domaine comme aucun majordome ne l'aurait fait. Cependant, la pièce la plus intéressante de l'étage se trouve collée à ma chambre, et m'est exclusivement réservée. Située au-dessus de l'arrière-cuisine, les adultes l'appellent « salle de jeu ». C'est une

pièce à part. De l'extérieur, elle donne l'impression d'avoir été greffée sans aucune logique à cette maison symétrique. Elle lui donne un aspect imparfait. C'est mon repère, ma deuxième chambre. Je ne joue plus depuis longtemps, mais j'y mène des expériences. Au départ narcissiques, elles relèvent à présent de la thérapie. Entre moi, et moi. Il y a une grande armoire bordeaux, sur laquelle est plaqué un miroir central. Une fois devant, je peux contempler l'étendue de mon enveloppe corporelle. Je préfère parler d'enveloppe. C'est un moyen de me ramener sur terre. Je suis beau, mais j'aurais pu être tout autre. Je ne dois pas me contenter de ce qui ressort de moi. Je dois me sortir de moi-même. Alors je me regarde. Des minutes, parfois des heures. Je ne dis pas un mot, ou bien je parle à mon reflet. À moins que ce ne soit lui qui me parle. Peu importe. Mon regard est pur, magnifique, presque christique. Il s'en dégage quelque chose de puissant, d'inhumain. Ainsi, je contemple ma chance. Combien d'Hommes sont morts sans avoir pu se regarder dans les yeux.

11 heures et 7 minutes. Je descends les marches en spirale. Me voici dans la pièce de vie. Elle est lumineuse, grande et fraîche, sans aucune cloison. Toutes les parties composantes d'une maison sont réunies en un seul et même espace. Le plafond blanc et ses poutres apparentes dominent le sol en carrelage gris nuit métallisé. Les murs majoritairement pâles cohabitent avec la pierre dans le salon, et se voient recouverts d'une douce couche de jaune orangé dans la cuisine. La

porte d'entrée noire, ou le portail, c'est selon, donne sur notre (beaucoup) trop grande table en marbre, faite pour accueillir un régiment mais devant se contenter des quelques survivants. Chaque coin de la façade étant encombré par ces deux larges tourelles servant de refuge aux escaliers, le reste de la pièce est dédié au salon et à la cuisine, s'ouvrant tous deux sur le jardin, par l'intermédiaire d'une gigantesque baie qui s'étend sur l'ensemble de la surface de la pièce. Deux canapés en cuir d'un rouge clair éclatant, qui englobent cette table basse recyclée en repose-pieds, font ressortir le mur de pierre du salon, dans lequel s'incruste la cheminée. Le mobilier de la cuisine est noir et blanc. Elle se présente en « u », dont la partie bar est plus prolongée, ce qui permet d'y manger à notre aise. Vulgairement, c'est comme un loft, mais dans un manoir. Tout y est. J'aime cette « maison ». Je l'adore. Je m'y sens bien, en sécurité. Tout le reste, là, dehors, me fait peur. Si seulement le temps pouvait s'arrêter. Si seulement je pouvais résider là à jamais. Dans ce corps de jeune homme beau et en bonne santé, dans ce paradis bétonné. Si seulement il n'y avait plus de temps, plus de ce « dehors », où tous les jours il nous faut aller, tous sans exception. Faire face au dehors, c'est faire face au réel. Dehors, c'est le vrai monde. Dehors, il y a les autres. Dedans, tout est entièrement apprivoisé, quasiment à notre image. Dedans, c'est chez nous. C'est irréel, de notre seule volonté.

Ma mère prépare un plat, elle me sourit. Sur le bar de la cuisine, mon bol de chocolat m'attend. Les céréales sont

à côté, accompagnées d'un verre d'eau. L'eau. J'aime son goût, plus que nul autre. Je me dirige vers la baie. Je l'ouvre. Mon chat entre. Il se frotte à mes jambes, comme pour dire merci. Puis il se hâte vers sa gamelle. C'est un chat au pelage noir et blanc, tout ce qu'il y a de plus classique. Mais il a pour lui de me rappeler la bipolarité de notre monde. Le noir et le blanc. C'est en cela que j'estime ce chat. Aussi insignifiant soit-il, il m'inspire la contradiction nécessaire à la juste compréhension des choses. Et il me permet de me souvenir que moi aussi, je ne suis rien. Même si j'aime à penser le contraire. C'est pourquoi je suis moi-même d'une contradiction absolue. J'ai toute l'humilité du monde à reconnaître que je ne suis qu'un Homme, mais quelque chose me pousse à me croire exceptionnel. Est-ce que je me sens supérieur aux autres ? Non, je les trouve simplement parfois inférieurs à moi. Là est la nuance. C'est justement cette incapacité à nuancer et à voir au-delà des apparences qui me conforte dans l'idée de mépriser la majeure partie des autres humains. Mais ce mépris des autres n'est peut-être que le reflet de celui que j'éprouve pour moi. Je me déteste car je ne suis qu'un Homme. Je ne supporte pas l'idée d'être sur la même échelle que ceux dont je croise l'insignifiance chaque jour de ma vie. C'est pourquoi je ne vais plus à l'école. Je prends des cours à domicile. Ce n'est pas ma décision, même si j'en conviens, cette situation m'arrange grandement. La faute revient en partie à ce camarade de classe, dont l'ignorance dépassait l'entendement. Et comme tous les ignorants, il se

prenait pour un chevalier de la connaissance, étalant ses incroyables faits d'armes aux yeux de tous, ne pouvant par la même occasion s'empêcher de dénigrer les âmes trop bienveillantes pour avoir de la répartie. Je l'appelais « la mouche », car sa seule vision m'évoquait cette larve volante éphémère ayant pour seule distraction de se faire remarquer, sans être remarquable. La mouche, comme ce garçon, fait du bruit, sans rien établir de constructif. Ils errent sans but précis, mais tous deux persistent à rester dans la pièce, à continuer de parler fort. Sans doute n'ont-ils pas l'impression de déranger. Mais comme une personne à la rue qui légitime son vol pour satisfaire sa faim, elle ne peut voler au même endroit encore et toujours. Tôt ou tard, quelqu'un décidera que c'en est assez. Ce quelqu'un, ce fut moi. Je n'ai pu retenir mon coup. Malheureusement, bien que cet épisode soit encore flou, voire quasiment inexistant dans ma mémoire, les parents de la mouche ont fait état auprès du directeur de deux côtes cassées et d'une mâchoire brisée. Verdict: je suis un adolescent violent et insociable. On m'a mis dehors. Personnellement je préfère parler de retour au dedans. Désormais je suis libre de rester dans mon paradis artificiel chaque jour de la semaine.

Trois défauts primaires

J'avais pourtant quelques amis dans cette école. Des gens bienveillants bien qu'un peu sots. Avec le recul, je ne pense pas que je leur portais quelconque affection. Ils étaient plutôt une sorte de public. Je parlais, et ils s'émerveillaient. Je ne faisais pourtant rien d'extraordinaire, sauf partager mes connaissances devant leur air ébahi. « Mais comment connais-tu toutes ces choses ? » Je ne les connais pas, je les ai lues quelque part, et je me les suis appropriées. Une grande partie de la connaissance, voire carrément de l'intelligence, repose sur l'imposture. Il est aisé de se faire passer pour un génie lorsque l'on décide d'observer avec attention ce qui est juste devant nos yeux. J'ai mis ce talent d'imposteur en pratique un nombre conséquent de fois, mais l'une des plus marquantes remonte à cette soirée de novembre.

Quelques semaines avant de prendre la tapette et de frapper Monsieur mouche, j'étais convié à une fête organisée par une connaissance de l'école. Et je savais que cette fille de la classe supérieure pour laquelle, je l'avoue, mes hormones avaient un soupçon d'attirance, serait présente. L'occasion m'était donnée d'effectuer une tentative d'approche auprès de cette future femme à la beauté florissante et au cerveau paraissant en bon état de fonctionnement.

La première chose à savoir quand on décide d'apprivoiser quelqu'un, c'est qu'il est inutile de foncer tête baissée sans avoir travaillé son sujet. Nul besoin de